

Enfermée dans sa chambre, elle n'en sortait plus, étrangère désormais à tout ce mouvement du palais d'où elle se trouvait déjà exclue. Dans les pièces voisines, elle entendait vivre Maritza, sa voix mêlée souvent à celle de Mademoiselle. Elle connaissait si bien toutes leurs habitudes : les heures du lever et du coucher ; les impatiences de la jeune fille pendant ses trois ou quatre toilettes de chaque journée ; ses criailleries aux servantes..., et la sieste de l'après-midi, les tapotages capricieux sur le piano, les fredonnements maladroits. De sa fenêtre, vers cinq heures, elle apercevait quelques robes claires à travers les arbres du jardin. C'était le moment des visites. On lunchait volontiers sous les orangers fleuris durant ces mois d'hiver, le printemps oriental. Et elle s'étonnait d'une impression étrange : il lui semblait qu'un long temps, un temps immense, la séparait de ces choses....

Après tant d'années passées dans toutes les opulences, elle allait revoir Berck, seule, presque rendue à sa condition première. Qu'y ferait-elle ? Sans doute elle n'y resterait pas. D'abord Sonr Victoire, si bonne, si avisée, aurait bientôt démêlé la vérité, et lui garderait son estime. Parmi les habitués de la plage, ou par l'entremise de quelque couvent, il était à croire qu'une situation s'offrirait bientôt.

En dépit de sa très haute instruction, elle n'était munie d'aucun brevet d'institutrice : une infériorité pour la France. En revanche elle parlait couramment l'Anglais et l'Italien, sans compter les idiômes orientaux, et possédait un solide talent de musicienne, initiée même aux principes de l'harmonie. Elle accepterait d'ailleurs l'humble fonction de gouvernante de très jeunes enfants. Avant tout, elle voulait se suffire, résolue à rejeter cette dernière aumône de ceux qui la chassaient.

Toutefois, il lui restait encore à subir un déchirement : le plus douloureux. Elle écrivit à Guillaume une lettre d'adieu, très-digne, très-touchante, généreuse par son silence sur la cause de la rupture. — N'était-elle pas certaine que l'ami, le frère la défendrait toujours dans son cœur ? Quoi qu'il entendît, quoi qu'on s'acharnât à lui prouver, il demeurerait incrédule à toute allégation dirigée contre ce caractère qu'il connaissait si bien. — Elle l'avertissait de son retour en France, et de l'ignorance complète de ce qu'elle allait y devenir. Le reverrait-elle jamais ? Elle osait à peine conserver un espoir, une rencontre entre eux ne lui paraissant admissible qu'autorisée par l'assentiment de madame de Sorgues. Elle terminait par quelques gentils conseils, le testament, disait-elle, de la grande sœur. Enfin, elle l'assurait de son attachement dévoué qui subsisterait, malgré l'absence définitive, et lui envoyait ses vœux si sincères de bonheur.

Bien des larmes se mêlèrent à ces paroles dernières qui fermaient l'unique affection qu'elle eût possédée.

Dans son âme le calme était revenu, avec le sentiment d'avoir rempli toutes ses obligations. La conscience n'est pas un vain mot. De plus, Tiomane était une chrétienne, et il se rencontre toujours chez la chrétienne une force morale née de la résignation à la volonté supérieure et de la confiance en cette miséricorde divine.

Les préparatifs semblaient devoir être courts. Dès le deuxième jour, Elli lui ayant offert son aide pour commencer les emballages, elle la remercia, signifiant son intention de n'emporter de sa garde-robe, très riche, que le strict nécessaire. Mais, le lendemain, la servante grecque, qui avait